Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 49 (1999)

Heft: 2

Artikel: Travail de la mémoire et devoir d'histoire

Autor: Raphael, Freddy

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-81256

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Siehe Rechtliche Hinweise.

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. Voir Informations légales.

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. See Legal notice.

Download PDF: 23.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Travail de la mémoire et devoir d'histoire

Freddy Raphael

Dans un souci d'équité, à un moment où la Suisse est confrontée au retour du refoulé, il convient de faire mémoire et histoire de ce que de simples citoyens de ce pays ont fait pour aider ceux qui étaient devenus «la lie de la terre». Mon propos est des plus subjectifs puisqu'il s'agit d'un témoignage, dont je rends compte au fil de la plume.

En 1942, j'avais six ans. En tant que juif, dont la présence «souillait» la terre d'Alsace, j'avais été expulsé en 1940 avec ma mère, alors que mon père combattait dans les rangs de l'armée française. Nous avons erré, de havre provisoire en havre provisoire, de cache en cache. A l'école primaire du village du Lyonnais où nous étions réfugiés, j'étais le «horsain», l'étranger qui, en hiver, suscitait la risée car il affrontait le froid en bas de femmes et en sabots. Or, un jour, j'ai reçu, par l'entremise de la Croix-Rouge, une lettre d'une «marraine de guerre»: c'était une «sœur» protestante de l'Oberland bernois qui m'avait adopté. Je lui écrivis à mon tour, en m'appliquant, et elle m'envoya par la suite une photo. Dans mon souvenir on voyait une femme menue en robe grise, arborant une petite coiffe blanche. Elle était entourée de la douzaine d'enfants, de tout âge, de sa classe unique. Cet échange de courrier, cette attention qui m'était portée, faisaient du paria traqué quelqu'un digne d'être aimé. Il y avait quelque part au monde un être pour qui je comptais. Peu de temps après elle est morte. J'ai eu très mal.

En 1945, je suis rentré affaibli et amaigri de l'exode. C'est alors qu'un groupe d'ouvriers-horlogers d'une usine de La Chaux-de-Fonds, à l'initiative de l'un des leur, Mr Spreuer, m'a adopté. Ils m'ont invité et deux mois durant, j'ai séjourné chez les Spreuer sur les hauteurs de la ville. Ils m'ont fait boire de grands bols d'Ovomaltine pour me donner des forces, m'ont initié aux sanglots longs d'une scie que le chef de famille faisait vibrer avec un archet, et m'ont révélé l'univers magique des crayons de couleur Caran d'Ache. Sans compter G. Tell et son fils qui exhibaient leur bravoure sur le couvercle de la boîte. Pour cette famille, pour les deux petites filles, et peut-être même pour l'ancêtre dont les cendres reposaient dans une cassette sur le buffet de la salle à manger, j'étais véritablement leur enfant, le fils et le frère. Mes autres parrains m'invitaient à tour de rôle pour le week-end et me comblaient de cadeaux. A ce régime-là j'ai rapidement pris des forces, et quand je suis rentré en Alsace le sobriquet de «sauterelle» dont on m'avait affublé avait perdu toute pertinence.

Cette générosité sans apprêt mais d'autant plus forte, cette volonté d'aider ceux qui sont dans la tourmente, elles caractérisent les initiatives spontanées de nombre de Suisses. Pour eux, «la barque n'était jamais pleine».

Strasbourg, début juillet 1998